

LE DEVOIR

Vendredi, 27 mars 2009

DANSE

Les deux printemps

LE SACRE DU PRINTEMPS,

de Stijn Celis. Les Grands Ballets Canadiens de Montréal présentent *Re - , II*, de Shen Wei À la Place-des-Arts, jusqu'au 4 avril

CATHERINE LALONDE

Les Grands Ballets Canadiens de Montréal offrent un programme printanier d'une petite heure, tout en intensité. Deux pièces en contrepoint: l'éclatant *Sacre du printemps* de Stijn Celis et la reprise du méditatif *Re - , II* de Shen Wei.

On ne compte plus les chorégraphes qui se sont frottés au *Sacre du printemps* de Stravinski. Stijn Celis s'éloigne du livret traditionnel. C'est la part individuelle qu'il sacrifie, pour le bien de la communauté. Celis bâtit surtout deux langages, un féminin et un masculin, très marqués, irréconciliables. Ses hommes sont puissants. Ses femmes, vêtues de robes blanches marquées de larges coulées rouges, sont sauvages. Pas de communion possible. La gestuelle puise aux mouvements des classiques de la danse moderne. Contractions des troncs, lourdeurs des têtes, poings frappant l'air, bras angulaires. Les mouvements rendent la violence de la musique, les danseurs s'y jettent avec générosité. Le chorégraphe se sert de courses, d'entrées et de sorties en guise de transitions, puis ses tableaux se tissent de plus en plus finement. Il mêle avec les phrases simples à d'autres, complexes. Et ça marche. La tension

se relâche en deuxième partie, jusqu'à ce que l'élue livre une danse désarticulée de désespoir. Emouvante, seule contre ces talons qui martèlent, contre ces cœurs qui cherchent à sortir des poitrines. En ce soir de première, les unissons manquaient de cette précision qui cristallise l'image et les changements d'éclairages manquaient de subtilités. Le *Sacre* de Stijn demeure émouvant, d'une écriture chorégraphique et d'une intelligence musicale remarquables.

Re - , II, de Shen Wei, avait ébloui la critique en 2006. Le chorégraphe y met en scène ses souvenirs d'un voyage au Cambodge. Sur une trame de bruits de jungle et de musique traditionnelle, une longue ligne humaine bouge comme une liane. De larges images projetées en fond de scène, détails d'un temple ou d'un arbre, dévoilent l'inspiration du chorégraphe. La gestuelle est fluide, légère, les corps flottent silencieusement sur le plancher blanc. Si les léotards bariolés découpent les mouvements, ils n'en sont pas moins laids. Et c'est lorsqu'ils tombent que la pièce prend son envol. Des corps nus mais sans sexe, grâce à la magie de shorts couleur chair, entrent lentement en scène. Sur une musique de John Tavener, ils se nouent et se dénouent. Marches, duos, tout est méditatif et vient nourrir cet étrange jardin de sculptures vivantes. Les corps deviennent animal, insecte ou racine. Fascinant.

Collaboratrice du Devoir